

Document 1

La paternité ne serait plus ce qu'elle était. Pour preuve : les articles, ouvrages et colloques qui depuis une trentaine d'années se multiplient sur un thème longtemps monolithique et quasiment inexploré. Les bouleversements engendrés par mai 68, la fin déclarée – et votée en juin 1970 – de la puissance paternelle au profit de l'autorité parentale donnent alors naissance à une série de questionnements et de remises en cause dont Françoise Hurstel dans *La Déchirure paternelle* sélectionne les principaux témoignages. Relevons, parmi la pléthore de titres qui annoncent « la mort du père », les plus significatifs comme *Vers une société sans père* de A. Mitscherlich ou *Requiem pour papa* de Origlia. Quelques années plus tard (années 80-90), on passe de l'exclusion du père à son « utilité ». Là encore, les intitulés sont symboliques des interrogations qui traversent le monde des pédopsychiatres et des éducateurs : ainsi de A. Naouri qui revendique *Une place pour le père* ou de « l'Association française du conseil conjugal » qui, à l'occasion d'une journée d'études, lance un « Cherche père désespérément ». Plus sobre, le congrès des psychologues s'interroge, en 1993 : « Que reste-t-il du père ? »

La nouvelle loi sur la refonte de l'autorité parentale du 4 mars 2002 reflète la nouvelle réalité de la famille : accroissement des naissances hors mariage, augmentation des divorces, familles recomposées... Les pères non mariés ou divorcés continuent à peu voir – ou pas du tout – leurs enfants, d'où la volonté législative de revaloriser la place de chacun et de formaliser la responsabilité commune des deux parents dans l'éducation de leur progéniture. Toutefois, il est encore tôt pour juger de l'efficacité de cette loi : « Si le terme de coparentalité est porteur d'espoir, il n'en reste pas moins vrai, craint la chargée de recherche au CNRS, que c'est une notion très difficile à mettre en œuvre ». Il n'empêche que la situation des parents (mariés, pacsés, divorcés) s'efface de plus en plus au profit de l'intérêt supérieur de l'enfant. « Conjugalité et parentalité ne sont plus données comme un tout cohérent de la famille moderne », relève C. Castelain Meunier dans *Cramponnez-vous les pères*, et il est très réducteur, comme certains sont tentés de le faire, d'amalgamer les modifications de l'exercice de la paternité à la prise d'autonomie des femmes dans les années 1970. Il s'agit là d'un élément à ajouter à tous ceux qui, depuis une centaine d'années, ont transformé l'institution paternelle. C. Castelain Meunier affirme : « Comparé au père moderne, le chef de famille traditionnel jouissait d'une paternité cohérente. L'homme assurait la reproduction sociale et économique de la famille, alors que la femme était tournée vers l'entretien des besoins biologiques et domestiques [...]. La paternité moderne est fragilisée par le fait que, désormais, la femme peut accéder aux mêmes fonctions que l'homme, tout en mettant les enfants au monde. La complémentarité traditionnelle n'a plus de légitimité. Le champ de la paternité n'est plus circonscrit car il perd une partie de sa spécificité ».

L'un des aspects les plus aisément décelables des changements intervenus ces dernières années dans l'appréhension de la fonction paternelle est sans doute la participation du père à la grossesse, à l'accouchement de sa femme ou compagne et à la relation précoce au nouveau-né. Il ne faut pas toutefois assimiler ce que l'on a un peu hâtivement surnommé les « papas-poules » à des « mamans bis. » « La difficulté est bien de prendre sa place dans le duo mère-enfant sans singer la mère, tout en restant soi-même, c'est-à-dire homme, viril, alors qu'on intervient en jouant un rôle effectué autrefois par des femmes », reconnaît C. Castelain Meunier – ce à quoi, dans *Pères et Bébé*, Jean Le Camus répond d'évidence : « Le père n'est pas la mère [...]. Dès la naissance le père se représente, se désigne, se nomme comme père ». Dans son émouvante *Lettre à une mère*, René Frydman décrit les instants qui précèdent la naissance : « Je dis au père : 'c'est peut-être mieux que vous soyez du côté de votre femme, près de son visage'. L'homme vient s'asseoir derrière elle, la prend dans ses bras, ils forment ainsi une espèce de corps à deux. Ils s'unissent à nouveau pour la naissance [...]. L'accouchement ressemble à une séparation de la mère et de l'enfant. N'est-il pas plutôt leur première rencontre ? [...] Puis le père les rejoint par la parole, les gestes. Les mots qui se disent alors à trois sont à eux... ». Car si le père moderne a à inventer une relation plus proche, plus affective, plus « domestique » avec son enfant, cela requiert l'accord de la mère. Pour preuve : dans les cas de séparation, la garde de l'enfant étant toujours très majoritairement confiée à cette dernière, l'amour et la volonté du père suffisent rarement à maintenir les liens. « Le détachement que les hommes opèrent par rapport aux modèles traditionnels de la paternité se fait en interaction avec les femmes », constate

C. Castelain Meunier. Les difficultés de stabilisation de la paternité contemporaine reflètent un malaise qui traduit la recherche d'ajustements par rapport à l'évolution de la condition féminine ». Mais si la route n'est pas toute tracée, l'aventure vaut d'autant plus la peine d'être tentée : « On ne naît pas père moderne. On le devient. En lançant des défis à la société, à soi-même, à la femme, à l'enfant ». Alors : Crampez-vous, les pères !

D'après Mireille Roques, « Être père aujourd'hui, un rôle qui n'est plus donné par la fonction », *Lien Social*, n°677, septembre 2003.

Document 2

D'une manière plus ou moins déguisée, la jeunesse de la femme se consume dans l'attente. Elle attend l'Homme. Certes, l'adolescent aussi rêve à la femme, il la désire mais elle ne sera jamais qu'un élément de sa vie : elle ne résume pas son destin ; depuis l'enfance, la fillette, qu'elle souhaitât se réaliser comme femme ou surmonter les bornes de sa féminité, a attendu du mâle accomplissement et évasion ; il a le visage éblouissant de Persée, de Saint Georges ; il est libérateur ; il est aussi riche et puissant, il détient les clés du bonheur, il est le Prince Charmant. Elle pressent que, sous ses caresses, elle se sentira emportée par le grand courant de la vie comme au temps où elle reposait dans le giron maternel ; soumise à sa douce autorité, elle retrouvera la même sécurité qu'entre les bras de son père ; la magie des étreintes et des regards la pétrifiera de nouveau en idole. Elle a toujours été convaincue de la supériorité virile ; ce prestige des mâles n'est pas un puéril mirage ; il a des bases économiques et sociales ; les hommes sont bel et bien les maîtres du monde ; tout persuade l'adolescente qu'il est de son intérêt de se faire leur vassale ; ses parents l'y engagent ; le père est fier des succès remportés par sa fille, la mère y voit les promesses d'un avenir prospère ; les camarades envient et admirent celle d'entre elles qui recueille le plus d'hommages masculins. Le mariage est non seulement une carrière honorable et moins fatigante que beaucoup d'autres : seul, il permet à la femme d'accéder à son intégrale dignité sociale et de se réaliser sexuellement comme amante et mère. C'est sous cette figure que son entourage envisage son avenir et qu'elle l'envisage elle-même. On admet unanimement que la conquête d'un mari – ou en certains cas d'un protecteur – est pour elle la plus importante des entreprises. Dans l'homme s'incarne à ses yeux l'Autre mais cet Autre lui apparaît sur le mode de l'essentiel et elle se saisit en face de lui comme l'inessentiel. Elle s'affranchira du foyer de ses parents, de l'emprise maternelle, elle s'ouvrira l'avenir non par une active conquête mais en se remettant passive et docile entre les mains d'un nouveau maître.

On a prétendu souvent que, si elle se résignait à cette démission, c'est que physiquement et moralement elle devient alors inférieure aux garçons et incapable de rivaliser avec eux : renonçant à une vaine compétition, elle s'en remettrait à un membre de la caste supérieure du soin d'assurer son bonheur. En vérité, ce n'est pas d'une infériorité donnée que vient son humilité : celle-ci, au contraire, engendre toutes ses insuffisances ; elle a sa source dans le passé de l'adolescente, dans la société qui l'entoure et précisément dans cet avenir qui lui est proposé.

Certes, la puberté transforme le corps de la jeune fille. Il est plus fragile que naguère ; les organes féminins sont vulnérables, leur fonctionnement délicat ; insolites et gênants, les seins sont un fardeau ; dans les exercices violents, ils rappellent leur présence, ils frémissent, ils font mal. Dorénavant, la force musculaire, l'endurance, l'agilité de la femme sont inférieures à celle de l'homme. Le déséquilibre des sécrétions hormonales crée une instabilité nerveuse et vaso-motrice. La crise menstruelle est douloureuse : maux de tête, courbatures, douleurs de ventre rendent pénibles ou même impossibles les activités normales ; à ces malaises s'ajoutent souvent des troubles psychiques ; nerveuse, irritable, il est fréquent que la femme traverse chaque mois un état de semi-aliénation ; le contrôle du système nerveux et du système sympathique par les centres n'est plus assuré ; les troubles de la circulation, certaines auto-intoxications font du corps un écran qui s'interpose entre la femme et le monde, un brouillard brûlant qui pèse sur elle, l'étouffe et la sépare : à travers cette chair dolente et passive, l'univers entier est un fardeau trop lourd. Oppressée, submergée, elle devient étrangère à elle-même du fait qu'elle est étrangère au reste du monde.

C'est vers treize ans que les garçons font un véritable apprentissage de la violence, que se développent leur agressivité, leur volonté de puissance, leur goût du défi ; c'est justement à ce moment que la fillette

renonce aux jeux brutaux. Ainsi, l'univers a un tout autre visage pour l'adolescent à qui il est permis de témoigner impérieusement de lui-même et pour l'adolescente dont les sentiments sont privés d'efficacité immédiate ; l'un remet sans cesse le monde en question, il peut, à chaque instant s'insurger contre le donné et il a donc l'impression quand il l'accepte de le confirmer activement ; l'autre ne fait que le subir ; le monde se définit sans elle et il a une figure immuable. Cette impuissance physique se traduit par une timidité plus générale ; elle ne croit pas à une force qu'elle n'a pas expérimentée dans son corps ; elle n'ose pas entreprendre, se révolter, inventer : vouée à la docilité, à la résignation, elle ne peut qu'accepter dans la société une place toute faite. Elle prend l'ordre des choses comme donné.

On ne naît pas femme, on le devient.

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1947.

Document 3

Nous n'avons plus besoin de maris pour avoir des enfants et nous n'avons plus à avoir d'enfants si nous n'en voulons pas. Et celles qui veulent leur propre enfant biologique sans avoir trouvé le bon géniteur vivent aujourd'hui à la bonne époque. Actuellement, aux États-Unis, 40% des enfants naissent de mères non mariées. Toutes ces femmes n'ont pas pour autant volontairement préféré cette situation, mais le fait que tant de femmes des classes moyennes et supérieures choisissent d'emprunter ce chemin, et que des gays et des lesbiennes (mariés ou célibataires), ainsi que des femmes plus âgées, aient aussi des enfants, par adoption ou fécondation in vitro, a contribué à atténuer la stigmatisation des mères célibataires. Et non seulement il n'est plus mal vu d'être mère célibataire, mais la maternité en elle-même n'est plus obligatoire. Depuis 1976, le pourcentage de femmes entre 40 et 45 ans n'ayant pas eu d'enfants a presque doublé. Et une femme célibataire sans enfants d'un certain âge n'est plus automatiquement considérée comme une vieille fille stérile.

Tous ces changements dans la structure familiale s'expliquent principalement par les avancées du mouvement féministe. Au cours des cinquante dernières années, les femmes ont régulièrement gagné du terrain sur les hommes (et les ont même parfois dépassés) dans les secteurs de l'éducation et de l'emploi. Une étude de 2010 sur la population active urbaine, célibataire et sans enfants, entre 22 et 30 ans, a montré que les femmes de ce panel gagnaient en réalité 8 % de plus que les hommes. Les femmes ont également plus de chances que les hommes d'aller à l'université : en 2010, 55 % des diplômés universitaires ayant entre 25 et 29 ans étaient des femmes.

Les évolutions culturelles et technologiques qui ont rendu plausible cette position sur la maternité suffiraient à elles seules à faire repenser notre conception de la famille moderne. Mais, malheureusement, il se trouve qu'elles s'associent à une autre série d'évolutions qui peuvent se résumer en quelques mots : la détérioration de la condition masculine. Les hommes ont rapidement perdu du terrain face aux femmes, en termes de revenus, de réussite éducative et de perspectives d'emploi. L'année dernière, les femmes américaines occupaient 51,4 % de tous les postes dirigeants et professionnels, contre 26 % en 1980. Aujourd'hui, elles sont plus nombreuses que les hommes non seulement à l'université en général, mais aussi dans les cursus de second cycle. Elles ont obtenu 60% des licences et des masters décernés en 2010, et les hommes sont désormais plus susceptibles que les femmes de n'en rester qu'aux études secondaires.

Les implications sont extraordinaires. Si les femmes sont en pleine ascension dans tous les secteurs de la société et si la parité sexuelle est réellement à portée de main, cela signifie que le régime matrimonial fondé sur une domination économique masculine écrasante vit peut-être ses derniers instants. Tant que les femmes étaient exclues des opportunités financières et éducatives réservées aux hommes, elles en étaient réduites à « se marier avec un beau parti ». Maintenant que nous pouvons travailler à notre propre statut et à notre sécurité, et que nous sommes donc libérées du besoin des hommes tel qu'il pouvait exister, nous sommes libres de les aimer davantage ou, du moins, de manière plus personnalisée, et c'est bien ce que devrait être l'amour, non ?

Mais, alors que la montée en puissance des femmes a été favorable à tous, le déclin des hommes a évidemment été une mauvaise nouvelle pour les hommes, et une mauvaise nouvelle pour le mariage. En dépit de tous les changements que l'institution a connus, les femmes américaines dans leur

ensemble n'ont jamais été confrontées à une baisse aussi radicale du nombre d'hommes traditionnellement considérés comme « bons à marier » : ceux qui sont mieux formés et gagnent plus qu'elles. Les femmes affrontent donc désormais ce que l'on pourrait appeler la « nouvelle pénurie ». Alors même qu'elles ont vu leur éventail d'options s'ouvrir ces dernières années, la nouvelle pénurie perturbe ce que les économistes appellent le « marché du mariage » en réduisant en réalité les choix disponibles, ce qui complique plus que jamais la rencontre d'un homme bien. Au train où vont les choses, le groupe d'hommes bons à marier de la prochaine génération sera considérablement plus petit.

Beaucoup de gens devraient peut-être envisager de ne jamais convoler dans la mesure où, désormais, par choix ou en raison des circonstances, nous sommes plus nombreux que jamais, les femmes comme les hommes, dans toutes les classes sociales, à passer de plus en plus d'années de nos vies d'adultes sans être mariés. Les chiffres sont frappants : le Bureau du recensement a signalé qu'en 2010 la proportion de foyers mariés aux États-Unis a chuté pour atteindre le chiffre de 48 %. La moitié de la population adulte est célibataire (contre 33 % en 1950), et cette part a de grandes chances de continuer à augmenter, étant donné la diversité des facteurs qui y contribuent. L'âge moyen du mariage augmente et, pour les plus riches et les plus éduqués, ce chiffre est encore plus élevé. L'année dernière, les femmes célibataires ont été près de deux fois plus nombreuses à acheter une maison que les hommes célibataires. Pourtant, comment voyons-nous les célibataires ? Comme des misanthropes perverses, des vieilles femmes à chats, des folles de chaussures obsédées par leurs rendez-vous amoureux, etc. – toutes terriblement seules, d'une manière ou d'une autre.

Notre fixation culturelle sur le couple est en réalité une évolution relativement récente. Bien que la « formation du couple » existe depuis environ 3,5 millions d'années, les chasseurs-cueilleurs vivaient au sein de groupes égalitaires, hommes et femmes partageant équitablement leur travail. Ils quittaient tous le camp le matin et revenaient à la fin de la journée avec leur butin. Les enfants étaient élevés collectivement. Par conséquent, les femmes et les hommes étaient sexuellement et socialement plus ou moins égaux, le divorce (ou son équivalent dans ce qui précède l'institution du mariage) était courant. De fait, on peut considérer que la tendance contemporaine du mariage entre égaux est une manière pour nous d'avancer vers les profondeurs de l'Histoire, un retour aux relations sociales et sexuelles telles qu'elles étaient il y a plusieurs millions d'années.

D'après Kate Bolick, « Ni bague au doigt, ni corde au cou », *Courrier International*, n° 1155-56 du 20 décembre 2012 au 2 janvier 2013.

Document 4

Pour comprendre l'élimination prénatale des filles en Asie, il faut prendre en compte la longue tradition de dévalorisation des femmes sur ce continent, tradition qui se manifeste toujours dans leur subordination aux hommes et dans un haut niveau de violences à leur égard. Depuis des siècles, l'Asie n'aime pas les filles. Des règles patriarcales leur refusent la valeur sociale accordée aux garçons et, dans la partie du continent concernée par la sélection des naissances – un bloc régional constitué de la Chine, de l'Inde, du Bangladesh, du Pakistan et de l'Afghanistan –, bien des femmes n'ont aucune maîtrise de leur destin. Seule l'Asie pousse cette inégalité de statut à son paroxysme : elle méprise les filles au point qu'une partie de la population les élimine physiquement avant la naissance.

Ce déséquilibre démographique n'est certes pas le premier qu'a créé l'homme. Par le passé, plusieurs pays (France, Allemagne, Russie, Vietnam...) ont ainsi connu des « classes creuses » parmi leur population masculine, en raison des pertes humaines dues aux guerres. Mais le déficit apparu en Asie est inédit par bien des aspects : il est le premier à affecter les femmes et à reposer sur des motivations sexistes, le seul à intervenir en temps de paix et, surtout, à avoir atteint une telle ampleur : 100 millions d'êtres humains en moins.

Au regard du nombre d'habitants sur terre (6,5 milliards), cette brèche démographique peut apparaître mineure. Pourtant, c'est comme si un pays comme le Mexique avait été presque entièrement vidé de ses habitants. Et cette différence numérique, sur un continent qui abrite la moitié de la population mondiale, a une influence considérable : sans l'Inde et la Chine, la planète serait majoritairement féminine, rappelle le démographe Christophe Z. Guilmoto. Mais, puisqu'il n'a jamais eu de précédent,

cet affaiblissement du pôle féminin de l'Asie constitue une situation singulière, qui rend toute prédiction difficile : comment, en termes politiques et sociaux, va évoluer ce continent désormais majoritairement masculin ? La stabilité intérieure de l'Inde et de la Chine, les deux pays les plus touchés par ce déficit et aussi les plus peuplés du monde, s'en trouvera-t-elle affectée ? Et avec quelles répercussions sur le reste du continent ?

D'ici quinze ans, la Chine et l'Inde devront gérer plusieurs millions de célibataires, et ce pan de la société sera peut-être marginalisé ou enclin à plus de violence : à vrai dire, le comportement de ces laissés-pour-compte du mariage reste pour le moment assez imprévisible.

D'ailleurs, personne ne sait vraiment comment fonctionnent des sociétés qui atteignent un tel déséquilibre entre les sexes. Mais le fait que les autorités chinoises craignent ouvertement davantage de délinquance et même des troubles sociaux n'incite pas à l'optimisme. Il est en effet assez peu vraisemblable que la violence envers les femmes décline. Comme il est peu probable que le commerce des femmes aux fins d'exploitation sexuelle diminue : en réalité, la prostitution est en train de devenir un secteur économique de plus en plus puissant en Asie. Le déficit de femmes ne fait finalement que créer les conditions d'une montée des tensions entre hommes et femmes et d'une déstabilisation dont on ignore encore la portée.

Ce qui semble plus probable, en revanche, est un recours accru aux activités illicites dans toutes les zones d'Asie concernées. Les autorités chinoises craignent une hausse « des crimes et des problèmes sociaux », c'est-à-dire de l'exploitation sexuelle et des trafics d'épouses et d'enfants.

Rien n'interdit en effet de penser que le recours à des fiancées achetées, qui prend de l'ampleur partout en Inde et en Chine, ne devienne à terme, pour les célibataires en quête d'épouse, une pratique courante, une habitude socialement admise. Les femmes en âge de se marier ne vont évidemment pas disparaître d'Asie mais, en se faisant plus rares, elles seront probablement davantage soumises à des tractations financières, marchandées, monnayées, trafiquées.

D'indésirables à la naissance, elles deviendront à l'âge adulte des objets d'envie, d'intérêt, de commerce. De nouveaux rapports d'argent pourraient aussi être introduits dans l'arrangement des mariages, comme vendre sa fille à un prétendant et non plus la donner, ou céder sa fille en mariage pour solder une dette, ce qui s'est déjà vu.

Et qui sait si certaines petites filles ne seront pas « réservées » dès leur naissance par une famille ayant un fils à marier ? Ce manque de femmes constitue une situation tellement inédite qu'il autorise finalement toutes les suppositions, y compris celles qui peuvent sembler totalement farfelues aujourd'hui.

En ce qui concerne la prostitution, la crainte d'une extension semble en revanche réaliste, car l'exploitation sexuelle des femmes est en plein essor : en Asie, une véritable économie du sexe est en train de s'instaurer, avec des réseaux transnationaux de proxénètes et une extension de la pornographie commerciale. À terme, il pourrait se constituer des « ghettos masculins » de célibataires dans les grandes villes chinoises, avec une offre assez large de services sexuels commercialisés. La prostitution atteindra peut-être un stade où les réseaux criminels qui y sont liés seront tellement puissants en Asie – et c'est déjà le cas de quelques mafias – qu'il sera tout simplement impossible de les combattre. Et ces économies criminelles finiront par gangrener le fonctionnement politique et social d'une partie des pays concernés.

Parallèlement, les violences sexuelles contre les femmes pourraient continuer à progresser. En d'autres termes, une partie des hommes d'Asie ne connaîtront à l'avenir les relations sexuelles avec les femmes que par le biais du commerce ou de la violence. Une évolution inquiétante que l'économiste indienne Kamla Bhasin résume d'une formule lapidaire : « Sans femmes, les hommes ne sont pas humains ». Mais la question est : jusqu'à quel stade ces violences sexuelles pourront-elles se développer ? À quel moment la société civile les jugera-t-elle intolérables et comment réagira-t-elle ? Pacifiquement ou violemment ?

D'après Bénédicte Manier, *Quand les femmes auront disparu, l'élimination des filles en Inde et en Asie*, La Découverte, Paris, 2006.

Document 5

Les femmes sont apparues longtemps comme plus aliénées à la nature que les hommes – ne serait-ce que par leur fonction maternelle. La nature semblait origine et justification de la place des femmes dans la société : tâches, rôles, statuts, pouvoirs, etc. Les références à leur physiologie avaient une telle ampleur, et leurs représentations mythologiques et idéologiques une telle autorité, qu'elles dissimulaient tous les autres aspects plus économiques et socioculturels, et leurs mécanismes de domination.

Pourtant, si paradoxal que cela puisse paraître, ce sont les sciences de la nature que sont la physiologie, la biologie, plus tard la génétique, qui allaient, sans l'avoir voulu, par leurs découvertes successives, ébranler peu à peu ce système d'explication et poser en termes différents la problématique féminine par rapport à l'homme. Puis, enfin, en lui fournissant des instruments efficaces, elles allaient permettre à la femme de commencer sa désaliénation par rapport à la nature.

La découverte de l'ovule chez les femelles mammifères à la fin du XVII^e siècle permet aux naturalistes de l'époque d'établir une étroite complémentarité entre les testicules chez l'homme et les ovaires chez la femme. La voie était ouverte à une réévaluation radicale du rôle de la femme dans la conception et à la reconnaissance, plus tardive, d'un équilibre dans la contribution des deux parents au patrimoine héréditaire des descendants. La femme n'était pas seulement le réceptacle passif destiné à recevoir la seule semence de vie qu'était le sperme masculin, comme l'affirmaient les Anciens, et tant d'autres après eux, jusqu'à des socialistes comme Proudhon à la fin du XIX^e siècle, mais elle était reconnue contribuer activement à la formation du plan originaire de l'embryon. Ce rôle fut même largement surestimé par toute une école naturaliste qui attribuait à la mère, et à la mère seulement, la possession des « petites machines des fœtus » et ne voyait dans la « liqueur du mâle » qu'un simple déclencheur du processus de croissance. Au début de ce siècle, l'essor de la génétique régla finalement la question. De plus, la découverte des chromosomes sexuels et de leur rôle dans la détermination du sexe de l'enfant libérait la femme de la totale « responsabilité » du sexe des enfants qu'elle mettait au monde : nulle société ne pouvait désormais permettre qu'un homme répudiât sa femme parce qu'elle n'avait que des filles ; ces pratiques apparaîtraient aujourd'hui à proprement parler « contre nature ». La découverte, ensuite, des périodes fécondes et infécondes a obligé à reconnaître que la nature avait programmé le plaisir sexuel de la femme indépendamment de la finalité de reproduction. La découverte, entre les deux guerres, des hormones sexuelles qui règlent ce rythme allait permettre la mise au point de contraceptifs oraux – la pilule – donnant à la femme pouvoir de décision sur sa fécondité. Les connaissances acquises par la physiologie de la reproduction permettaient en même temps d'offrir au public féminin d'autres méthodes fiables de contraception comme le stérilet. Enfin et surtout, les progrès énormes de l'hygiène et de la médecine, réduisant les morts en couches et les fièvres puerpérales, allongèrent considérablement la durée de vie des femmes ; concomitamment, en réduisant la mortalité infantile dans des proportions considérables, ils raccourcissaient spectaculairement la période de sa vie vouée à la procréation : pendant des millénaires, il avait fallu que la femme fit en moyenne quatre ou cinq enfants pour que deux parvinssent à l'âge adulte ; dorénavant, deux grossesses suffisaient presque toujours pour parvenir au même résultat. La mise au point de laits artificiels et de nourritures bien tolérées par les bébés a délivré les femmes de l'obligation de nourrir, et désormais les hommes peuvent intervenir dès après la naissance dans l'« élevage » du nourrisson, ce qui inaugure un tout nouveau partage des rôles.

Toutes ces découvertes – et bien d'autres – ont eu pour conséquences de diviser des domaines jusqu'ici confondus : sexualité, procréation, maternité, éducation. Or, quand on divise des domaines sur lesquels on peut agir sélectivement, on introduit et on multiplie les choix possibles : on crée une liberté. De plus en plus désaliénée par rapport à la nature grâce aux sciences de la nature, la femme, accédant à ces libertés, accède en même temps à la responsabilité et à l'angoisse : situation beaucoup plus semblable à celle de l'homme que par le passé, quand la seule dimension philosophique propre qui lui était permise était l'acceptation, sous toutes ses formes, de la résignation à la révolte. Toutes ces découvertes ont permis de faire apparaître plus clairement les aspects culturels – théologies, idéologies, manifestes ou latentes – ou les aspects socio-économiques – structures de pouvoirs, commodités économiques de la division des rôles entre les sexes – qui sous-tendaient la condition féminine. Jusque-là, les écrasantes « finalités de la nature » les avaient masqués.

Evelyne Sullerot, *Le Fait féminin*, Fayard, 1978.

Document 6

La communication a des fonctions opposées pour les hommes et pour les femmes. Et si nous n'arrivons pas forcément à nous écouter et à nous comprendre sur le fond, peut-être devrions-nous commencer par devenir bilingues homme/femme ?

Plutôt que d'exiger des hommes qu'ils parlent, les femmes pourraient apprendre non pas à se taire, mais à s'enrichir d'une nouvelle langue, la synthèse (faire court et direct). Alors seulement, ayant montré l'exemple, nous suggérerions à nos compagnons d'étudier la langue féminine, l'analyse (énoncer, pas à pas, tous les détails... enfin, peut-être pas tous, mais au moins quelques-uns !).

Un exemple s'impose. Imaginons une épouse qui, un soir, informe son mari de son intention de solliciter une augmentation à son patron, le lendemain à quatorze heures. Le jour dit, en rentrant de son travail, le mari demande donc à sa femme : « Alors, tu l'as eue cette augmentation ? »

Et son épouse de répondre : « En me levant après toi ce matin, je me suis regardée dans la glace de la salle de bains et je me suis dit que j'avais vraiment mauvaise mine ; il faut dire que j'ai mal dormi cette nuit car j'étais inquiète pour cette entrevue avec mon patron. Ensuite, en me lavant les dents, je me suis cassé un ongle ; tu vois, ça commençait mal ! Puis, j'ai longtemps hésité pour savoir comment j'allais m'habiller : trop sexy, ça pourrait lui paraître louche, trop triste ça pourrait passer pour de la démoïvation... et... »

Le mari, n'en pouvant plus, l'interrompt brusquement et s'énerve (légitimement ?) :

« Alors tu l'as eue, oui ou non, cette augmentation ? »

Le conflit qui s'ensuit est trop connu de tous pour que je le décrive.

Imaginons maintenant la situation inverse : le mari rentre chez lui le soir après avoir eu cette fameuse conversation pour une majoration de son salaire. À la question de sa femme concernant cet entretien décisif :

« Alors cette augmentation, tu l'as eue ? »

L'époux répond :

« Oui. »

Et il va lire son journal ou regarder la télévision. Tout le monde connaît la suite, banale, là aussi. La femme s'écrie :

« Tu ne veux jamais me parler, me raconter les détails, pourtant tu es resté une heure avec lui ! »

Beaucoup de femmes sont des éponges émotionnelles qui absorbent, engrangent et analysent instinctivement toutes les émotions, positives et négatives, rencontrées au fil de la journée. Ces impressions sont recueillies sans tri et sans protection, car elles sont surtout auditives. En effet, leur mode d'absorption le plus sensible est le canal auditif et l'oreille ne peut se fermer à volonté, elle est constamment ouverte, au cœur du monde ! Le soir, généralement, elles ont besoin de presser cette éponge pour évacuer les émotions accumulées et ne pas être engorgées le lendemain.

Leur seule et unique façon d'évacuer tous ces émois, c'est de parler. Une parole adressée à quelqu'un qui écoute mais qui n'a aucune obligation de répondre, et encore moins de trouver des solutions ; il n'y a pas forcément de problèmes, juste un trop plein ! Force est de reconnaître que cela peut difficilement se faire seul. Or, l'adulte le plus fréquemment présent en soirée est notre compagnon, et si nous voulons qu'il entende, il nous faut émettre des sons. Effectivement, selon les points de vue, cela peut paraître mélodieux ou... bruyant !

Les hommes, de leur côté, savent souvent trier les émotions et cloisonner lorsque c'est nécessaire. Par ailleurs, le canal émotionnel visuel est chez eux plus sensible. Or, contrairement à l'oreille, l'œil est au périmètre de ce qu'il regarde, spectateur, au bord et non au centre des événements. Pour un homme, donc, se mettre devant son téléviseur ou son ordinateur permet de remplacer son trop-plein d'images par des images nouvelles, un lavage de cerveau en quelque sorte ! C'est silencieux, cela ne nécessite aucune aide humaine... et c'est injuste !

D'après Hélène Vecchiali, *Ainsi soient-ils*, Calmann-Lévy, 2005

Document 7

« Débousolés », « paumés », « désemparés ». Dans les cabinets de leurs psys, les hommes du XXI^e siècle disent leur désarroi face à « elles ». Elles, les épouses et les mères, qui ont mis à bas l'hégémonie du *pater familias*. Elles, les collègues ou les « cheffes », qui ont ébranlé la suprématie masculine au travail. Face à « elles », ils peinent à trouver leurs marques. Tâtonnent. Et s'interrogent douloureusement sur leur rôle, leur place, leur fonction. « Was darf Mann noch ? » (Qu'est-ce que l'homme a-t-il encore le droit de faire ?), demandait l'hebdomadaire allemand *Focus*. Deux mois plus tôt, *Télérama* portait une autre question à sa Une, illustrée par un séduisant barbu en larmes : « Le déclin de l'empire masculin ? »

« En déstabilisant un ordre établi depuis le début de l'humanité, la destruction de l'hégémonie des hommes a affaibli les identités masculines », constate le psychiatre Philippe Brenot. Il a interrogé 2 000 de ses semblables sur leurs relations avec leurs compagnes. Résultat : 52 % avouent craindre leur jugement et 46 % redoutent leurs réactions. Ambiance dans les couples...

Les femmes les désarçonnent. Elles veulent tout et son contraire, se plaignent-ils. Des hommes virils et forts, mais aussi tendres et à l'écoute. Prêts à manier l'aspirateur et le fer à repasser, mais également capables de faire bouillir la marmite et de les protéger. Au lit aussi, les mâles ont perdu de leur superbe. Face à des amantes qui revendiquent le droit de jouir sans entraves, leur appétit sexuel est en berne, confient-ils dans l'anonymat des sites Internet à vocation médicale ou des forums de discussion. « Les problématiques liées au désir sont de plus en plus fréquentes, observe Alain Héril, thérapeute de couples. Les hommes sont déstabilisés par ces femmes revendicatrices qui n'incarnent plus la mère potentielle ». Le mot « impuissance », tapé dans le moteur de recherche Google, engendre... 4,3 millions de résultats. Les « troubles de l'érection », 2,3 millions. Même la fertilité masculine en a pris un coup. Selon une étude publiée en décembre dernier par l'Institut de veille sanitaire, le nombre de spermatozoïdes contenus dans le sperme des Français a chuté de 32,2 % en dix-sept ans.

La littérature qui, ces dernières années, a fleuri sur les décombres de la mâle supériorité, nourrit le désarroi des hommes. Le sexe fort n'est pas celui qu'on croit. Le cinéma et la télévision ne leur apportent aucun réconfort. Désormais, ce sont les femmes qui sauvent le monde, comme Carrie Mathison, dans la série *Homeland*, et l'agente de la CIA Maya, dans *Zero Dark Thirty*. Les hommes, eux, tentent de reconquérir leur masculinité perdue, à l'image de Simon, le personnage central du film *Le Déclin de l'empire masculin*.

Dans les émissions de télé-réalité, c'est encore pire, entre *Qui veut épouser mon fils ?* sur TF 1, *Les Puceaux passent à l'assaut* sur TF 6 et *La Belle et ses princes presque charmants* sur W 9. « Ces émissions mettent en scène des caricatures d'hommes, celui d'hier en macho débile et celui d'aujourd'hui, en mâle incertain et flottant », pointe la sociologue Christine Castelain-Meunier.

Rien ne rassérène plus les hommes. Ni la composition des états-majors des grandes entreprises françaises, qui ne comptent toujours que 24 % de femmes, pour 8,5 % en 2007. Ni celle de l'Assemblée nationale élue en juin 2012, avec seulement 27 % de députées. Ni même la dernière étude de l'Union européenne sur les écarts de salaires, selon laquelle une femme doit travailler 59 jours de plus que son voisin de bureau pour gagner autant. Les hommes sont sans illusions sur la marche de l'Histoire, qui ne joue pas en leur faveur.

Ces sombres prédictions ne surprennent pas Alain Guillot, fondateur du site *La-cause-des-hommes.com*. Avec ses amis du mouvement « hoministe », il est parti en croisade contre le « sexisme anti-hommes ». « À l'heure actuelle, les discriminations visent davantage les hommes que les femmes », affirme-t-il. Et d'égrener la longue liste des injustices faites aux mâles : les 110 000 hommes battus, ignorés et abandonnés à leur sort ; la garde des enfants, accordée le plus souvent aux mères ; les paternités imposées ; l'école qui favorise les filles. « L'image de l'homme qui s'est installée est celle d'un bourreau, parasite et violeur, face à la femme victime », déplore-t-il.

À la rédaction du mensuel féminin *Causette*, les défenseurs de la cause masculine agacent. « On n'entend aujourd'hui que les pères réfugiés en haut d'une grue pour fustiger 'les bonnes femmes qui nous gouvernent' et les sociologues qui nous annoncent notre fin, regrette Grégory Lassus-Debat, fondateur et directeur de la publication. Arrêtons donc de faire peur aux mâles courageux qui acceptent

d'abandonner leurs privilèges et d'évoluer ! Ne les faisons pas revenir en arrière alors qu'ils commencent à changer ! »

Cet « homme nouveau » est facile à reconnaître. Il ne répugne pas à partager les tâches ménagères, ni à faire les courses. Quitte le bureau à 18 h 30 pour aller chercher les enfants ou relever la baby-sitter. S'occupe de son corps et de son apparence. Parle de ses désirs et de ses frustrations, de ses sentiments et de ses émotions.

Il sait aussi dire « stop » quand sa compagne l'enferme dans un cliché masculin, du genre : « Je m'occupe de la lessive, ce sera mieux fait ». Et il n'hésite pas à lancer une pétition sur Internet contre le clip publicitaire sexiste qui vante un fer à repasser rouge Ferrari « tellement simple que même les hommes pourront s'en servir ».

S'il le faut, l'homme moderne met les points sur les « i ». « Les femmes demandent trop aux hommes parce qu'elles exigent beaucoup d'elles-mêmes, analyse le journaliste David Abiker. Il faut être capable de leur dire : 'Lâche prise, libère-toi de ta culpabilité hygiéniste et de ton obsession du principe de précaution et laisse-moi faire à ma façon !' ».

Grégory Lassus-Deba, du mensuel *Causette*, en est convaincu : « L'égalité libérera l'homme comme la femme du poids des clichés qui pèsent sur eux et fera donc du bien à tout le monde ». Ainsi soit-il. Ainsi soit-elle.

D'après Anne Vidalie, « Les pleurs du mâle », *L'Express*, 6 mars 2013.

Document 8

Il ne convient pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne saurait en avoir. Mais j'aimerais encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée, qu'une fille savante et bel esprit, qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme à la manière de mademoiselle de l'Enclos. Au dehors, elle est toujours ridicule et très justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talents n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent ; on sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle aurait de vrais talents, sa prétention les avilirait. Sa dignité est d'être ignorée ; sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteurs, je m'en rapporte à vous-mêmes, soyez de bonne foi ; lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes et de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre.

D'après Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, 1762. Réédité par G.F. 1966.

Document 9

C'est un fait bien connu : les filles sont bavardes, plus précoces et plus douées dans les capacités langagières ; les garçons ont de meilleures aptitudes à se repérer dans l'espace... Depuis plus d'un siècle, des scientifiques s'attachent à élucider les différences de performances entre hommes et femmes. Et, curieusement, à propos des différences d'intelligence entre les sexes, le débat inné/acquis continue de faire rage. Que sait-on réellement aujourd'hui d'une hypothétique sexuation de l'intelligence ?

D'un côté, lorsque l'on compare les résultats aux tests de quotient intellectuel, femmes et hommes sont à égalité (autour de 100 en moyenne). De l'autre, les meilleures capacités spatiales du sexe mâle

sembleraient attestées : c'est bien connu, les femmes ne savent pas lire les cartes routières comme le suggère une certaine littérature à succès, alors que les femmes auraient un avantage dans les épreuves verbales.

Pour la psychologie évolutionniste, le cerveau humain est un organe spécialisé qui s'est adapté au cours de l'évolution en fonction des contraintes de survie et de reproduction. Ainsi, les caractéristiques des hommes et des femmes seraient le fruit d'une sélection opérée au cours de l'Histoire : les hommes, occupés à la chasse, auraient développé leurs capacités de repérage dans l'espace ; les femmes, en charge de leur progéniture, leurs capacités langagières.

Il y aurait donc bien, pour les tenants de ces thèses, des différences de nature qualitative entre l'intelligence masculine et féminine, qui s'expliqueraient par la production des hormones. Imprégné de testostérone produite par les testicules, le cerveau du fœtus mâle serait différent de celui de la femme. C'est ainsi que la corrélation des aptitudes intellectuelles avec la production d'hormones a été démontrée dans des tests d'orientation spatiale et de mathématiques. Mais le problème, c'est que ces corrélations disparaissent avec l'entraînement...

En fait, les explications en faveur d'un déterminisme biologique de l'intelligence sont aujourd'hui très contestées. D'autant que de nombreux tests psychologiques viennent questionner l'idée d'une supériorité des garçons en mathématiques : celle-ci varie selon les pays et selon les âges. Aujourd'hui, les filles réussissent mieux dans leurs études que les garçons, y compris dans les filières scientifiques.

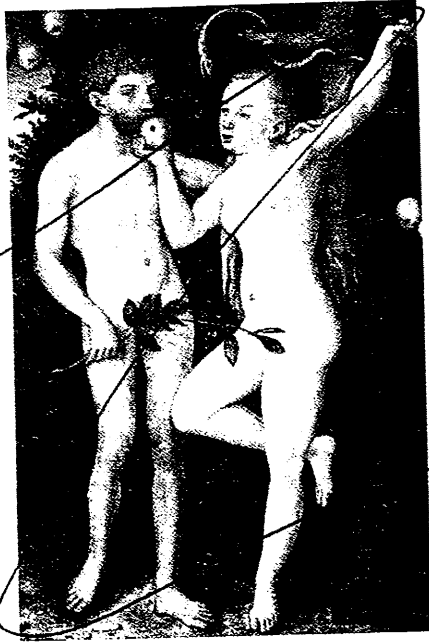
Alors, les différences constatées ne seraient-elles pas le fruit de l'éducation et de la culture, dans lequel le rôle des stéréotypes de sexe a, là aussi, été largement identifié par les psychologues ? Car, dès la naissance, l'acquis va venir se greffer sur ce que Dame nature – l'inné – a déposé dans le berceau de chacun et de chacune... On sait que dès les premières heures de la vie, les parents se conduisent différemment (le plus souvent inconsciemment) avec un bébé garçon ou fille. Ils vont davantage stimuler leur fille pour parler, et leur garçon pour bouger. Quelques années plus tard, ils laisseront ce dernier explorer davantage l'espace, en particulier le quartier, à tel point que dès 8 ans, un garçon saura mieux qu'une fille s'y repérer. Et l'on pourrait égrener ainsi, de la naissance à l'âge adulte, nombre de stéréotypes qui influent sur les performances féminines ou masculines.

Les généticiens eux-mêmes sont devenus très prudents : « Le cerveau est un organe biologique et culturel », explique Pierre Roubertoux. En matière d'intelligence, les avancées scientifiques montrent que l'environnement agit sur notre substrat biologique dès la période de gestation : la notion de plasticité cérébrale a fait perdre sa pertinence au vieux débat inné/acquis. « Au cours de sa construction, le cerveau intègre les influences du milieu extérieur, issues de la famille, de la société, de la culture. Il en résulte qu'hommes et femmes ont des cerveaux différents, au même titre qu'on peut trouver des différences entre les cerveaux d'un violoniste et d'un rugbyman », explique la neurobiologiste Catherine Vidal.

Dans ce débat, science et idéologie sont souvent intimement liées, générant toutes sortes d'idées reçues sur les capacités des uns et des unes... Comme l'explique l'anthropologue Maurice Godelier à propos des sociétés baruyas de Nouvelle-Guinée : « Comme les femmes baruyas n'avaient pas le droit de grimper aux arbres, elles ne savaient pas le faire. Mais pour les Baruyas, si elles ne savaient pas le faire, c'était parce qu'elles en étaient par essence incapables... »

Martine Fournier, « L'intelligence a-t-elle un sexe ? », « Sciences Humaines »,
Grands Dossiers n°7, juin -août 2007.

Document 10



Lucas Cranach l'Ancien, *Adam et Ève*, 1538.

Document 11

Et si l'égalité des femmes et des hommes n'était pas un but à atteindre, mais plutôt une vérité fondamentale de la nature humaine ? N'est-ce pas vrai que *l'essence* de notre humanité est asexuée, c'est-à-dire que notre âme et notre esprit ne peuvent être catégorisés ni dans le genre féminin ni dans le genre masculin ? Accepter cet état de fait exige une transformation des attitudes, des croyances, des comportements et de certaines traditions culturelles, tout ça dans le but de nous mener vers une société plus juste et plus sécuritaire.

Il y a lieu de se poser des questions sur la façon dont nous éduquons nos enfants, puisque c'est là que tout commence. Est-ce que nos garçons et nos filles sont réellement socialisés dans un contexte qui reconnaît l'égalité ? La plupart des jouets sur le marché sont hyper-stéréotypés et j'entends encore malheureusement trop souvent des gens dire à leur petit garçon de ne pas pleurer, parce que c'est une affaire de fille ! Ces comportements contribuent à perpétuer des conceptions étroites de ce que sont la féminité et la masculinité, en plus de continuer à dévaloriser les contributions des femmes et à encourager des attitudes oppressives. Ne serait-il pas à propos d'entamer une réflexion profonde avec nos enfants afin de développer en eux un sens aigu de la responsabilité morale et une capacité à démontrer le principe de l'égalité entre les femmes et les hommes ?

Les jeunes au début de l'adolescence sont particulièrement réceptifs à la discussion de concepts moraux, puisque leur conscience s'éveille aux enjeux sociaux qui les entourent. C'est une étape cruciale du développement de l'enfant qui offre une belle opportunité aux parents et aux écoles pour travailler sur le renforcement d'une identité positive chez les jeunes, mais aussi sur des façons de stimuler leurs réflexions pour qu'ils adoptent des comportements qui contribuent au mieux-être de leurs communautés. Comment faire pour encourager tous les garçons et toutes les filles à développer le courage moral nécessaire qui leur permettra d'adopter de nouveaux rôles et de nouvelles responsabilités, en vue de mettre en pratique le principe fondamental de l'égalité ?

Les écrits baha'is disent que les hommes et les femmes sont comme les deux ailes d'un oiseau, si une aile reste faible, le vol est impossible. Il nous reste encore du chemin à faire pour voir une société égalitaire prendre son envol, mais ne sommes-nous pas sur la bonne voie ? Le principe de l'égalité est évident pour la plupart des Québécois, il reste maintenant à trouver des façons de l'intégrer à nos structures sociales.

D'après Maëlle Turbide, « L'homme et la femme sont comme les deux ailes d'un oiseau », *Le Huffington Post*, Québec, 8 mars 2013, disponible sur <http://quebec.huffingtonpost.ca>

Document 12

La contraception moderne aura donc permis aux femmes d'adapter le nombre de leurs enfants et le calendrier de leur naissance à leur emploi, alors qu'antérieurement il leur fallait adapter leur participation à l'activité économique au rythme de leurs grossesses successives. Mais, si la maîtrise de leur fécondité permet désormais aux femmes de poursuivre une activité professionnelle, elle ne résout pas tous les problèmes que leur pose quotidiennement la compatibilité entre leur fonction productrice et leur fonction reproductrice. Il y a là une inégalité majeure persistante entre hommes et femmes : tandis que la paternité tend à renforcer le statut social de l'homme, lui ajoutant un attribut supplémentaire sans remettre en cause ses attributs extra-familiaux (notamment professionnels), la maternité tend au contraire à fragiliser le statut de la femme en remettant potentiellement en question son engagement professionnel.

Ces problèmes de compatibilité se manifestent déjà dans la phase de grossesse. Non pas que la grossesse soit en tant que telle un obstacle à la poursuite d'une activité professionnelle de la part de la femme. Pour preuve : « les femmes qui exercent une activité professionnelle ne présentent pas plus de pathologies périnatales que les femmes sans profession (...), au contraire le taux de prématurité est significativement plus faible chez celles ayant un emploi que chez celles n'en ayant pas. », pointe une étude de Jacques Commaille. C'est que les femmes actives ont plus souvent recours au système de soins pendant leur grossesse que les femmes inactives. Comme si le fait d'exercer une activité professionnelle rendait les femmes plus attentives aux dangers médicaux spécifiques liés à la grossesse, comme cela les rend plus largement responsables et maîtresses de leur existence.

Et pourtant, dès qu'elles sont enceintes, les femmes rencontrent fréquemment des problèmes dans leur emploi. Elles s'attirent des réflexions désagréables. Leurs collègues masculins et leurs supérieurs hiérarchiques les soupçonnent communément de vouloir profiter de leur situation en accentuant leur absentéisme. On leur confie moins de responsabilité (dans les métiers et les statuts où elles peuvent prétendre en exercer), comme si leur grossesse était l'indice d'une sorte de désengagement professionnel. On va même jusqu'à exercer un véritable chantage aux primes, à l'avancement, voire au licenciement, pour les contraindre à renoncer à l'exercice de leurs droits en matière de congé de maladie ou de maternité. Et, selon une enquête récente, 7 % des femmes occupant un emploi le perdent durant leur grossesse, soit du fait d'un licenciement (2 %), soit à la suite du non-renouvellement d'un contrat à durée déterminée (5 %). Les situations sont cependant ici très variables selon le statut socioprofessionnel des femmes : leur sort est globalement d'autant moins enviable que ce statut est moins élevé et que le milieu de travail est moins féminisé ; il est également moins enviable dans le secteur privé que dans le secteur public.

Une fois qu'elles sont mères d'enfants en bas âge, les femmes ont à surmonter plusieurs obstacles de taille si elles veulent poursuivre leur activité professionnelle. Le premier est l'illégitimité qui continue à frapper leur activité professionnelle au regard de la priorité à accorder à leur rôle de mère de famille. Ainsi, lors de l'édition 2000 de l'enquête annuelle « Conditions de vie et aspirations des Français » du CREDOC, près de trois quarts (72,5 %) des personnes interrogées ont déclaré que, si les deux parents travaillent, l'un des deux doit momentanément s'arrêter de travailler (48,2 %) ou réduire son temps de travail (24,3 %) pour assurer la garde des jeunes enfants. Et, dans ce cas, près des deux tiers (64,6 %) étaient d'avis que c'est de préférence à la mère de s'arrêter de travailler ou de réduire son temps de travail ; une infime minorité (0,6 %) que c'est au père de prendre une pareille mesure ; un tiers (33,7 %) que c'est à celui des deux dont le salaire est le moins élevé. Quand on sait que très généralement les salaires masculins dépassent les salaires féminins, cela revient à dire qu'une très large majorité des personnes interrogées ont désigné, explicitement ou implicitement, la mère comme étant la personne qui doit prendre en charge la garde du jeune enfant, quitte à sacrifier momentanément son emploi ou sa carrière.

Se conjuguent ici le poids de la tradition et l'idée plus récente de l'importance primordiale pour le développement psychologique du jeune enfant d'une présence continue de sa mère, idée confortée par un certain discours savant, notamment d'inspiration psychanalytique. Pourtant, les études sociologiques disponibles indiquent qu'une socialisation précoce de l'enfant au sein de structures collectives (crèches,

jardins d'enfants, écoles maternelles) exerce un effet bénéfique sur le développement ultérieur de l'enfant, à condition évidemment qu'elle se double d'une présence maternelle et paternelle effective.

Les femmes désirant assurer leur autonomie sociale par l'exercice d'une activité professionnelle continuent donc à rencontrer dans leur maternité éventuelle un puissant obstacle à leur projet. Obstacle qui s'explique non pas tant par les contraintes biologiques ou psychologiques de la maternité que par leur assignation prioritaire à l'univers domestique que signifie la permanence de leur prise en charge des enfants en bas âge.

D'après Alain Bihl et Roland Pfefferkorn, *Hommes, femmes, quelle égalité ?*,
Les Éditions de l'Atelier / Éditions Ouvrières, 2002.

Document 13

Depuis près de vingt ans, on soupçonne notre vieil idéal masculin d'être fatal à l'homme lui-même. L'hypothèse psychosociale qui domine aujourd'hui décortique toutes les contraintes que le rôle masculin fait peser sur l'homme.

Jourard postule que les hommes ont fondamentalement les mêmes besoins psychologiques que les femmes (d'aimer et d'être aimé, de communiquer émotions et sentiments, d'être actif et passif). Or, l'idéal masculin interdit aux hommes de satisfaire ces besoins « humains ».

D'autres ont insisté sur les dangers physiques qui guettent l'homme dur : les garçons sont contraints de prendre des risques qui finissent par des accidents (baseball...) ; ils fument, boivent, et utilisent motos et voitures comme des symboles de virilité. D'autres ne trouvent confirmation de celle-ci que dans la violence, personnelle ou collective. En outre, la compétition et le stress qui s'ensuit dans la vie professionnelle, l'obsession de la performance, ajoutent à la fragilité du mâle. Les efforts exigés des hommes pour être conformes à l'idéal masculin engendrent de l'angoisse, des difficultés affectives, la peur de l'échec, et des comportements compensatoires potentiellement dangereux et destructeurs. Quand on prend la mesure de l'unité psychosomatique de l'être humain, de l'influence de la détresse psychique sur la maladie physique, et quand on sait que les hommes consultent moins facilement et moins souvent que les femmes, médecins et psychologues, alors le raccourcissement de la vie des hommes s'explique mieux. Si l'on ajoute que dans notre société la vie d'un homme vaut moins cher que celle d'une femme (les femmes et les enfants d'abord !), qu'il sert de chair à canon en temps de guerre et que la représentation de sa mort (au cinéma et à la télévision) est devenue simple routine, cliché de la virilité, on a de bonnes raisons de regarder la masculinité traditionnelle comme une menace pour la vie.

Beaucoup en ont tiré les leçons. Il est temps, disent-ils, que les hommes comprennent que l'idéal viril se paie au prix fort, et que la masculinité ne deviendra moins dangereuse pour notre santé que lorsqu'on cessera de la définir par opposition à la féminité. Il est urgent d'enseigner aux garçons un autre modèle viril qui fasse place à la reconnaissance de la vulnérabilité. « Les garçons doivent apprendre à exprimer leurs émotions, à demander de l'aide, à être maternels, coopératifs et résoudre les conflits de façon non violente ; à accepter attitudes et comportements traditionnellement étiquetés féminins comme nécessaires au développement de tout être humain – donc à réduire homophobie et misogynie. Ce qui revient à dire qu'il faut apprendre à aimer d'autres garçons et les filles ».

Il est vrai que les femmes partagent depuis longtemps ces valeurs et qu'elles ont grandement contribué à bouleverser l'idéal masculin. Le rêve égalitaire a démantelé la masculinité traditionnelle et mis fin à son prestige. Cela s'est traduit par un rejet des valeurs masculines et l'idéalisation des valeurs féminines. La plupart des hommes se sont sentis mis au ban des accusés. Angoisse, culpabilité et agressivité furent les réactions les plus communes.

À côté des angoissés qui ne parviennent plus à remplir les obligations du rôle traditionnel, des sceptiques qui n'en voient que les inconvénients, certains hommes sont devenus féministes pour des raisons morales et politiques. Les militants des droits de l'Homme, les pacifistes, rejoints par les écologistes, furent parmi les premiers à critiquer les valeurs masculines résumées en trois mots : guerre, compétition et domination. Tout naturellement, ils en appelèrent aux valeurs opposées : la vie, la compassion, le pardon, la tendresse, tout ce que les femmes sont supposées incarner dans

l'idéologie traditionnelle. Ces valeurs féminines furent déclarées moralement supérieures aux valeurs masculines systématiquement dénigrées. L'équation mâle = mal s'imposa partout. Mais, ironie de l'histoire, alors que les femmes réclamaient des hommes plus doux, plus gentils, moins agressifs, elles-mêmes étaient encouragées à être des battantes et des conquérantes. Au moment même où l'on glorifiait la nouvelle guerrière, on décourageait l'homme d'en être un !

Ayant réveillé ses composantes masculines, la femme s'affirme de plus en plus avec les armes bien connues. Selon Bernstein, en devenant le « héros féminin », c'est elle maintenant qui met fin au besoin de dépendance à l'égard d'un homme dès que ces liens l'empêchent de se réaliser. C'est elle qui est en quête de succès, d'épanouissement, de satisfaction de l'ego, même au prix de grandes difficultés et de solitude. Elle n'entend pas se conformer à la féminité rêvée par les hommes, mais n'être à l'écoute que de celle qu'elle ressent. À cette extrême vitalité féminine, les hommes contestés dans leur virilité ont réagi par la fuite, le désespoir ou l'impassibilité silencieuse. C'est ainsi que les années 1970 virent apparaître le *soft male*, réfléchi, prévenant, adorable, voulant répondre à l'attente des femmes : sa mère et ses compagnes.

D'après Elisabeth Badinter, *XY, de l'identité masculine*, Odile Jacob, 1992.